WALTER SCOTT HASTINGS

LES VARIANTES DES LETTRES DE BALZAC A SA FAMILLE

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR HELEN BARNES WOODRUFF

PQ
2179
A43
H35
1930z

STORAGE-ITEM
LPC
LPA-D46C
U.B.C. LIBRARY

UBC LIBRARIES

WALTER SCOTT HASTINGS

LES VARIANTES DES LETTRES DE BALZAC A SA FAMILLE

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR
HELEN BARNES WODRADA

Editions
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (Revue Bleue)
et de la REVUE SCIENTIFIQUE
Boulevard Saint-Germain PARIS (VII)

PQ
2179
A43
H35
1930z

LES VARIANTES DES LETTRES DE BALZAC A SA FAMILLE

WALTER SCOTT HASTINGS

LES VARIANTES DES LETTRES DE BALZAC A SA FAMILLE

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR
HELEN BARNES WODRADA

Editions
de la REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (Revue Bleue)
et de la REVUE SCIENTIFIQUE
286, Boulevard Saint-Germain PARIS (VII)

LES VARIANTES DES LETTRES DE BALZAC A SA FAMILLE[1]

L'exactitude de nombreuses lettres éditées de Balzac a souvent été mise en doute (2). La majorité de ces lettres inexactes se trouve dans un seul volume de correspondance générale, publiée par Calmann-Lévy en 1876 comme vingt-quatrième volume des œuvres complètes de Balzac. Ce volume, dont se servent les biographes et les historiens littéraires depuis plus d'un demi-siècle, doit être définitivement rejeté,

(1) Paru en anglais sous le titre de : *A Commentary on certain published Letters of Honoré de Balzac* et publié par Walter Scott Hastings, de l'Université de Princeton, U. S. A., (N.-J.) dans le N° 4 (May 1932) de *Modern Philology*, Vol. XXIX; traduit, avec l'autorisation de *Modern Philology* par Helen Barnes Wodrada, de l'Université de New-York. *La Revue Bleue*, qui publia en 1912 (19 et 26 Octobre), *Les Variantes de Madame Hanska*, par Joachim Merlant, ne pouvait manquer de donner à ses lecteurs le présent article, continuation naturelle de la curieuse étude publiée en 1912 (Marcel Bouteron).

(2) Par J. Merlant, notamment « Les Variantes de Madame Hanska », *Revue Bleue*, 19 et 26 octobre 1912.

puisque les lettres qui y sont publiées ne méritent pas créance, en bloc. La plupart d'entre elles étalent des variantes, des omissions ou des développements étonnants lorsqu'on les compare avec les originaux ; on ne peut se fier à aucune de leurs dates. La question éditeur, en ce qui concerne ce volume, n'a qu'une importance secondaire. Qu'il nous suffise de noter que les lettres furent « préparées » en vue de leur publication par des personnes qui avaient intérêt à supprimer de nombreuses affaires de famille, surtout celles ayant un caractère pécuniaire ; qui n'hésitèrent pas à retravailler avec prodigalité le style négligé de Balzac ; qui commirent de fâcheuses erreurs en assignant des dates.

Aujourd'hui on publie ou on republie les lettres de Balzac beaucoup plus consciencieusement. Sans parler des lettres isolées reproduites fidèlement du vivant de Spoelberch de Lovenjoul, plusieurs collections importantes ont été publiées avec exactitude dans le courant des dernières années (1).

Dans le volume de correspondance éditée dont il est parlé ci-dessus, trente pour cent des let-

---

(1) La correspondance de Balzac avec Mme de Berny (Hanotaux et Vicaire, *La Jeunesse de Balzac*, nouvelle éd., 1921) ; avec le Lieutenant-Colonel Périolas (*Cahiers balzaciens*, Tome I [1923] ; avec son éditeur Souverain (W.-S. Hastings, *Balzac and Souverain* [1927] ; avec la Duchesse de Castries (*Cahiers balzaciens*, Tome VI [1928]) ; avec le Dr. Nacquart (*ibid.*, Tome VIII [1929]).

tres sont adressées par Balzac à des membres de sa famille : à sa mère ; à sa sœur, Mme Surville, et à son mari ; à ses nièces, Sophie et Valentine Surville. Ces lettres sont le sujet du commentaire qui va suivre (1). Notre but est de faire ressortir le texte exact dans de nombreux cas importants (2).

1. *L. 12 avril 1819.* — Rectification : 12 août 1819. Le manuscrit porte la date du « 12 août. » Lettre écrite peu de temps après que Mme de Balzac eût loué pour Honoré une mansarde, 9, Rue Lesdiguières.

6. *L. Octobre 1819.* — Rectification : 25-30 octobre 1819. [Manuscrit] sans date. L'année est fixée par une allusion aux débuts littéraires d'Honoré. La deuxième partie de la lettre porte en tête « samedi 30 » ; le commencement renferme la phrase « hier dimanche. » D'après cette

---

(1) La correspondance de Balzac avec sa famille, y compris les lettres de Mme de Balzac à son fils, sera éditée d'ici peu par l'auteur de ces notes. Le volume renfermera un grand nombre de documents inédits importants.

(2) Le numéro placé avant chaque lettre commentée est celui assigné à la lettre telle qu'elle est publiée dans la correspondance générale. La destinataire de la lettre est désignée ainsi : L, Mme Surville ; M, Mme de Balzac mère ; N, Sophie et Valentine Surville. La date qui suit immédiatement est celle de la *Correspondance*. Puis viennent la date rectifiée et un commentaire. Les *Lettres à l'étrangère* (abréviation LEt), partout où elles sont citées, ont été collationnées avec les originaux.

indication nous pouvons établir le mois et le jour. La version publiée a des omissions et des variantes surprenantes, telles que :

« CORRESP. »	MANUSCRIT
Dis à maman que je travaille tant, que vous écrire est mon délassement. Alors, sauf vot' respect et le mien, je vais comme l'âne de Sancho, par les chemins, broutant tout ce que je rencontre. Je ne fais pas de brouillon (fi donc ! le cœur ne connaît pas de brouillons). Si je ne ponctue pas, si je ne me relis pas, c'est pour que vous me relisiez et pensiez plus longtemps à moi. Je jette ma plume aux bêtes, si ce n'est pas là une finesse de femme !...	Dis à maman que je suis si occupé que, quand je vous écris, je prends ma plume et mon papier, et je vais comme l'âne de Sancho, suivant le chemin ; que je ne relis pas vos lettres, que je ne fais pas de brouillon, (jamais, pas même au Lys, c'est dommage — fi-donc, des brouillons ! est-ce que le cœur connaît les brouillons), que je ne ponctue pas, que je vous en demande pardon ; c'est coquetterie, pour qu'on me lise deux fois et que l'on pense plus longtemps à moi ; voilà par exemple une finesse de femme.

8. *L. 1820.* — Rectification : novembre 1819. [Manuscrit] sans date. Après un mois d'oisiveté (octobre ; voir le N° 6), Honoré se remet au travail avec *Le Régicide*. « Je ne sais ce que le petit anti-Cornaro de père [Dablin] m'a ragoté ce matin de vous, de Saint-Cloud, de mois d'*octobre*... » Il se propose d'envoyer à sa sœur le plan détaillé de sa tragédie. La version publiée a des omissions et des variantes.

9. *L. Septembre 1820.* — Rectification : sep-

tembre 1819. [Manuscrit] sans date. Il promet d'envoyer à Laure le premier acte de *Cromwell* « à la fin de novembre [lire : septembre] ou au commencement d'octobre. » Il fait allusion dans cette lettre à une épître en vers qu'il lui avait adressée peu de temps avant (lettre N° 3, dont la date, 6 septembre 1819, est exacte).

10. *L. 1820.* — Rectification : novembre 1819. [Manuscrit] sans date. Il joint le plan de *Cromwell* à cette lettre. Elle devrait suivre la lettre N° 8, datée du mois de novembre 1819.

11. *L. Juin 1821.* — Rectification : 9 juin 1821. [Manuscrit] sans date. « Avant-hier, c'était la feste à Villeparisis... Telle ne fut pas la fête dernière ; il y eut un jeune troubadour qui tournait à l'entour de Mademoiselle Laure. » Laure Balzac se maria le 18 mai 1820, trois jours avant la Pentecôte. Cette lettre fut écrite pendant la saison de la Pentecôte — « la fête de Villeparisis » — un an après le mariage de Laure. « C'est aujourd'hui samedi, veille de dimanche, » nous indique le quantième du mois exact.

12. *L. Juin 1821.* — La date est exacte. Le passage intéressant qui suit a été supprimé de la version publiée :

> Je t'écrirai une ou deux fois pendant mon voyage en Touraine, où je tâcherai de faire des poésies romantiques pour me faire épouser comme M. de La Martine. Il a composé une rêverie intitulée *le Lac*, et tu sais qu'il était en Italie pour rétablir sa santé. Il tombe chez lui une Anglaise qui lui dit : — Voû aîtes Mon chieu de Le Mertîne ; ché vien aipousé vous, pâ ce que ché aîme

peaucoupe vôtre Lâque, et ché daune à vou vin quât heûr por vous décidé, et che vous empaurte dans le Angleter por mon méri, si vau le foulez. — Lamartine, pour se débarrasser de cette folle, prit des chevaux de poste et s'en fut à Naples. L'Anglaise qui le guettait, paya les postillons grassement et prit trois chevaux, et elle arriva à Naples avant lui. Il se croyait délivré, quand, cinq ou six minutes avant l'expiration du délai, Milady reparaît, disant : — Avré-vou reflaichis ? Je ai 15 000 livres sterling de revenu, foulez-vous meu épousair ?... Ce qu'il fit. Or, si on l'a épousé pour la lune, je vais moi chanter le soleil, et comme ses rayons sont bien plus violens que ceux de la lune, j'espère que ma miladi aura bien plus de rentes que celle-là. C'est-i un frère qui jase, et raconte toutes les nouvelles, et au besoin en fait, car je me reconnais pour un peu exagéré. Depuis que je m'en suis apperçu, je me tiens en garde contre l'intempérance de l'imagination.

On constate avec une certaine surprise que Balzac, au début de sa carrière, possède déjà l'imagination bizarre qui va bientôt faire naître un Baron de Nucingen, dont le jargon se rapproche beaucoup de celui de l'innocente Miss Birch !

13. *L. 1821.* — Rectification : probablement commencement d'août 1821. [Manuscrit] sans date. Il a fini de composer son premier roman (en collaboration avec Le Poitevin de l'Egreville), dont il corrigeait le premier volume en juin (N° 12). La dernière partie de cette lettre est omise dans la version publiée.

14. *L. 1821.* — Rectification : vers le 15 août 1821. [Manuscrit] sans date. Ecrit deux semaines après le N° 13. Donne un compte rendu de la soirée qui suivit la signature du contrat de

mariage de Laurence Balzac. Laurence se maria le 1er septembre. La version publiée renferme les variantes frappantes qui suivent :

« CORRESP. »	MANUSCRIT
Il est arrivé à notre pauvre père bien-aimé un cruel accident... Le calme apparent de mon père me faisait peine, j'aurais préféré des plaintes, je me serais figuré que des plaintes le soulageaient ! mais il est si fier à bon droit de sa force morale, que je n'osais même le consoler, et la douleur d'un vieillard fait autant souffrir que celle d'une femme !	Il est arrivé à notre pauvre père bien aimé un cruel accident... Papa est triste de cet événement, et sa tristesse a quelque chose de navrant. Elle tient le milieu entre la résignation insouciante et les regrets cuisans qu'une telle perte lui apporte. Tu sais comme il est curieux de sa santé. Je désire bien que cet événement n'influe pas sur son être et son avenir, mais je le crains. Il est dur d'arriver à son âge, tel qu'il était, et d'essuyer un pareil échec. Il était si curieux de sa vue, et se soignait tant. Rien n'est déchirante comme la douleur d'une femme ou d'un vieillard.
Si je ne gagne pas promptement de l'argent, le spectre de la place reparaîtra ; je ne serai pas notaire toutefois, car M. T.. vient de mourir. Mais je crois que M. G... me cher-	Si j'ai une place, je suis perdu, et M. Nacquart (1) en cherche une. Je deviendrai un commis, une machine, un cheval de manège qui fait ses trente ou quarante tours, boit,

(1) Noter l'omission du nom propre dans la version publiée ; cela arrive souvent.

che sourdement une place ; quel terrible homme ! Comptez-moi pour mort si on me coiffe de cet éteignoir, je deviendrai un cheval de manége qui fait ses trente ou quarante tours à l'heure, mange, boit, dort à des instants réglés d'avance.	mange et dort à ses heures ; je serai comme tout le monde. Et l'on appelle vivre cette rotation de meule de moulin, ce perpétuel retour des mêmes choses !

Et, enfin, la phrase la plus citée des lettres de Balzac :

« CORRESP. »	MANUSCRIT
Le vieillard est un homme qui a dîné et qui regarde les autres manger ; et moi, jeune, mon assiette est vide et j'ai faim ! Laure, Laure, mes deux seuls et immenses désirs, *être célèbre et être aimé*, seront-ils jamais satisfaits ?...	Un vieillard est un homme qui a dîné et qui regarde ceux qui arrivent en faire autant. Or, mon assiette est vide, elle n'est pas dorée, la nappe est terne, les mets insipides. J'ai faim, et rien ne s'offre à mon avidité ! Que me faut-il ? des ortolans, car je n'ai que deux passions : l'amour et la gloire, et rien n'est encore satisfait, et rien ne le sera jamais ! Outre cela, je suis coudoyé, enchaîné, pas libre !

15. *L. 1822.* — Rectification : octobre 1821. [Manuscrit] sans date. Ecrit peu de temps après le mariage de Laurence, célébré le 1er septembre 1821. Les premières lignes, qui font allusion à la vente de *L'Héritière de Birague*, fixent assez exactement la date : ce roman fut acheté par l'éditeur Hubert au mois d'octobre 1821.

16. *L. 1822.* — Rectification : 23 novembre 1821. [Manuscrit] sans date, mais accompagné d'un billet en date du 23 novembre 1821, écrit par la grand'mère de Balzac, Mme Sallambier.

17. *L. 1822.* — Rectification : février 1822. [Manuscrit] sans date, mais : 1° la publication de *L'Héritière de Birague* (annoncée dans la *Bibliographie de la France*, 26 janvier 1822), et 2° « la levée de boucliers du général Berton, » qui aboutit à la marche sur Saumur le 24 février 1822, nous donnent comme date approximative le mois de février 1822.

18. *L. 1822.* — Rectification : fin janvier ou premier février 1822. [Manuscrit] sans date. Le contrat de *Clotilde de Lusignan* fut signé le 22 janvier 1822.

19. *L. 1822.* — Rectification : 26 mars ou 2 avril 1822. La lettre porte en tête « mardi soir. » Honoré écrit que Laure recevra sous peu un exemplaire de *Jean-Louis*, annoncé dans la *Bibliographie de la France* le 30 mars 1822.

23. *L. 1827.* — Rectification : 14 février 1829. En tête de la lettre : « samedi 14 février. » L'année nous est donnée par la phrase « j'ai encore dix à douze jours de travail pour en finir avec *Le Dernier Chouan*. » Cf. la lettre de H. de Latouche à Balzac, 26 février 1829 (publiée dans *Un maître de Balzac méconnu — H. de Latouche*, de F. Ségu [1928]) : « Vous aviez demandé un mois pour finir... Il y a six semaines et vous en êtes à la feuille 7 du 3e volume. » La version publiée de cette lettre de Balzac s'écarte du manuscrit de façon surprenante.

27. *L. 1829.* — Rectification : fin mai ou 1er juin 1829. Ecrite de Tours, et ne porte pas de date. Balzac était à Saché pendant ces jours-là. Voir sa lettre à H. de Latouche, 25 mai 1829 (publiée par L.-J. Arrigon, *Les Débuts littéraires d'Honoré de Balzac* [1924], pages 271-72.

28. *L. 1829.* — Rectification : 11 février 1829. [Manuscrit] sans date. Il est fait allusion aux corrections des épreuves du *Dernier Chouan*, et la phrase « la lettre que je reçois le 11 » nous indique le quantième du mois. Cette lettre a été presque entièrement retravaillée et développée dans la version publiée.

34. *L. 1830.* — Rectification : commencement de janvier 1829 (?). [Manuscrit] sans date. L'année 1830 peut être éliminée de suite, puisque la lettre fut écrite avant la mort du père de Balzac (19 juin 1829). Elle est antérieure aux Nos 23, 27 et 28. La version publiée a de nombreuses retouches de style. Par exemple :

« CORRESP. »	MANUSCRIT
J'ai sous les yeux vos gronderies, madame; il vous faut encore, je le vois, quelques renseignements sur le pauvre délinquant,	Honoré, ma chère sœur, est un jeune homme sur lequel il vous faut donner des renseignemens.

57. *L. 23 novembre 1831.* — La date exacte est établie par le timbre de la poste : Tours, 22 novembre 1836.

74. *M. Juillet 1832.* — Rectification : 15 juillet 1832. [Manuscrit] sans date. Dans le N° 75 Balzac écrit d'Angoulême à sa mère qu'il est

arrivé « avant-hier soir, » c'est-à-dire le 17 juillet. Il dit dans cette lettre, écrite de Saché : « je pars demain lundi, » ce qui nous donne le quantième du mois exact.

77. *M. 29 juillet 1832.* — Rectification : 26 juillet 1832. Il y a en tête de la lettre : « jeudi. » Elle suit immédiatement une lettre inédite à sa mère, qui porte le timbre de la poste : Angoulême, 24 juillet 1832. « Jeudi » indiquerait donc le 26 juillet.

78. *M. 30 juillet 1832.* — La date rectifiée est déterminée par le timbre de la poste : Angoulême, 29 juillet 1832.

79. *M. Août 1832.* — Rectification : 12 ou 13 août 1832. [Manuscrit] sans date. Balzac charge sa mère de faire suivre à Buloz une lettre qu'il joint à la sienne, pour le prier de lui accorder une entrevue le 17 août. Une lettre mise à la poste à Angoulême le 12 ou le 13 août serait parvenue à Mme de Balzac suffisamment à temps pour lui permettre de suivre ses instructions.

80. *L. Août 1832.* — Rectification : 20 juillet 1832. [Manuscrit] sans date. Il est fait allusion à une lettre du 19 juillet à sa mère (N° 75) : « hier, je lui ai répondu un peu brièvement... » D'un bout à l'autre de la version publiée, qui est pleine d'omissions, on a essayé d'améliorer le style de Balzac, et les développements abondent. Le passage suivant, par exemple, est fabriqué de toutes pièces dans la *Correspondance :*

Louis Lambert m'a coûté tant de travaux ! que d'ouvrages il m'a fallu relire pour écrire ce livre ! Il jettera

peut-être, un jour ou l'autre, la science dans des voies nouvelles. Si j'en avais fait une œuvre purement savante, il eût attiré l'attention des penseurs, qui n'y jetteront pas les yeux. Mais, si le hasard le met entre leurs mains, ils en parleront peut-être !...

Je crois *Louis Lambert* un beau livre ! Nos amis l'ont admiré ici, et tu sais qu'ils ne me trompent pas !

Il est intéressant de comparer les passages suivants ; ils font voir qu'on a voulu, encore une fois, retoucher le style de Balzac :

« CORRESP. »	MANUSCRIT
Oui, tu as raison, mes progrès sont réels, et mon courage infernal sera récompensé. Persuade-le aussi à ma mère, chère sœur ; dis-lui de me faire l'aumône de sa patience ; ses dévouements lui seront comptés ! Un jour, je l'espère, un peu de gloire lui payera tout ! Pauvre mère ! cette imagination qu'elle m'a donnée la jette perpétuellement du nord au midi et du midi au nord : de tels voyages fatiguent ; je le sais aussi, moi !	Ainsi, ma pauvre sœur, tout va bien ; seulement, l'abandon des journaux a causé momentanément un déficit qui m'a mis à mal. Mais j'ai fait pendant ces six mois-ci des progrès immenses sur tous les points de ma sphère, et, dans quelque tems, je retrouverai tout le fruit des sacrifices que ma mère et moi allons faire. Ma pauvre mère ! si tu savais comme mon cœur saigne de la savoir malade et peu fortunée ! Il faut tout cela pour me donner ce courage infernal qui me fait travailler. Mais un jour de grand bonheur et de gloire lui payera tout cela. Seulement, elle a une imagination, comme la mienne ; et, par instans, elle ne voit que la misère et les difficultés, comme

Dis à mère que je l'aime comme lorsque j'étais enfant. Des larmes me gagnent en t'écrivant ces lignes, larmes de tendresse et de désespoir, car je sens l'avenir, et il me faut cette mère dévouée au jour du triomphe ! Quand l'atteindrai-je ?

en d'autres elle ne voit que le triomphe. Je l'excuse bien, va, et je l'aime aujourd'hui mieux que jamais. Dis-le-lui bien, ma bonne Laure, et en t'écrivant ces lignes, j'ai les larmes dans les yeux ce sont des larmes de tendresse et de désespoir, car je sens l'avenir, et je voudrais bien que cette bonne mère dévouée pût venir avec moi jusqu'au jour où nous aurons tous triomphé.

82. *M. 22 août 1832.* — La date est exacte, bien que Balzac mette simplement en tête de sa lettre « mardi 22, » erreur évidente qui doit être rectifiée par « mercredi 22. » A cette date Balzac était en pourparlers et avec la *Revue des Deux Mondes* et avec la *Revue de Paris*. Il écrit : « J'ai pour chaque mois, pendant trois mois, un article pour la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes*, dont deux de prêts » (passage omis dans la version publiée). Puis, plus loin, il écrit : « J'ai passé la nuit à finir le maudit article de Buloz, » c'est-à-dire son article pour la *Revue des Deux Mondes*. Ce dernier passage est fort curieusement transcrit dans la *Correspondance* de la façon suivante : « J'ai passé la nuit à finir *le Maudit*, article pour Buloz, » et un renvoi indique que *Le Maudit* « n'a jamais paru ! »

84. *M. 27 août 1832.* — Rectification : 20 juillet 1832. [Manuscrit] sans date. La première

ligne fait allusion à une lettre (N° 75) écrite la veille : « Après t'avoir écrit si à la hâte hier... » Presque la moitié de la version publiée de cette lettre est fabriquée ; par exemple :

« CORRESP. »	MANUSCRIT
Comment te rendrai-je, quand te rendrai-je et pourrai-je jamais te rendre en tendresse et en bonheur tout ce que tu fais pour moi ? Je ne puis aujourd'hui que t'exprimer ma profonde reconnaissance. Ce voyage que tu m'as mis à même de faire m'était bien nécessaire, j'avais un besoin absolu de distraction. J'étais accablé de la fatigue que m'a causée *Louis Lambert;* j'avais passé beaucoup de nuits et fait un tel abus de café, que j'éprouvais des douleurs d'estomac qui allaient jusqu'aux crampes. *Louis Lambert* est peut-être un chef-d'œuvre, mais il m'a coûté cher : six semaines d'un travail obstiné à Saché et dix jours à Angoulême. Pour le coup, *certains amis* me prendront peut-être pour un homme de quelque valeur.	Pauvre mère ! comment te rendrais-je, quand te rendrais-je, et puis-je jamais te rendre en tendresse, en bonheur, ce que tu fais pour moi. Non, j'en ai peur; et, cependant, je l'espère, si tu peux pendant cinq à six mois te charger de me représenter à Paris, et me laisser voyager, la bride sur le cou, je me débarrasserai de Gosselin, je ferai *le Marquis de Carabas*, et un volume de *Contes drolatiques*, je deviendrai libre, et peut-être alors aurais-je fait quelque chose qui achèvera si bien ma réputation, et la mettra si haut que tu en auras tous les jours un bonheur nouveau.

85. *M. 1er septembre 1832.* — Date exacte. Longue lettre dont il n'a été publié que des fragments.

87. *L. 15 septembre 1832.* — Rectification : 4 septembre 1832. En tête de la lettre : « Aix, 4 septembre. » Elle est presque entièrement inédite. Les exemples suivants mettront en lumière la nature des inexactitudes et des inventions que l'on trouve dans la version publiée :

« CORRESP. »	MANUSCRIT
Me voilà entre trente et quarante, chère sœur, c'est-à-dire dans toute ma force ; il faudrait maintenant écrire mes plus beaux sujets, qui doivent faire le couronnement de mon œuvre ; je verrai, à mon retour, si j'aurai la tranquillité qu'il me faut pour aborder ces grands ouvrages.	Chère sœur, il me manque un compagnon de voyage qui soit tout à moi. Je l'ai eu jusqu'à présent. Maintenant, depuis trois mois, je suis seul, et la solitude va mal aux cœurs bien aimans, surtout lorsque l'on s'y réfugie si souvent pour penser, pour concevoir, pour exécuter de grands travaux ; car, aujourd'hui, je dois me presser, je suis dans toute ma force. L'essai sur *les Forces humaines* et le *Marquis de Carabas* doivent se faire en ce moment ; car je suis entre trente et quarante ; nous ne pouvons pas le nier, mon ancienne !
Je suis aux portes de l'Italie et je crains de succomber à la tentation d'y entrer. Le voyage ne serait pas coûteux ; je le ferais avec la famille Fitz-James, qui m'y donnerait tous les agréments possibles ; ils sont tous parfaits pour moi, etc., etc.	Je suis aux portes de l'Italie ; quand j'aurai fini *la Bataille*, je verrai si je suis assez riche pour faire le voyage. En tout cas, je verrai toujours la Suisse : mais il faut tant travailler.

93. *M. 9 octobre 1832.* — Rectification : 30 septembre 1832. Ecrite d'Aix, et non pas d'Annecy. La lettre porte en tête « dimanche 30, » ce qui établit la date. L'éditeur de la *Correspondance* a été dérouté par la phrase du commencement, dont voici le texte : « Tu trouveras, ci-joint, le manuscrit d'une *Lettre à Nodier.* » Cette lettre, telle qu'elle est publiée dans la *Revue de Paris*, est datée d'Annecy, 9 octobre 1832.

94. *M. 16 octobre 1832.* — Rectification : 16 septembre 1832. Ecrite d'Aix, et non pas de Genève. [Manuscrit] sans date. Un fragment inédit renferme les mots « Aujourd'hui, dimanche 16, » ce qui établit la date exacte. L'éditeur de la version publiée omet les demandes de Balzac pour que sa mère lui envoie deux paires de bottines, les épreuves des *Orphelins*, un article qu'il avait préparé pour *Le Rénovateur*, un pot de *pommade de Jouannis* et « une bouteille d'eau de Portugal et d'Houbigand. Cela me manque beaucoup ! »

95. *M. Octobre 1832.* — Rectification : entre le 10 et le 15 octobre 1832. [Manuscrit] sans date. Ecrit la veille du départ de Balzac de Genève après sa soudaine rupture avec Mme de Castries, dont nous ne connaissons pas la date exacte. Une lettre inédite à sa mère, datée du 2 octobre, d'Aix, la prévient qu'il quittera Aix pour Genève le 10 octobre et qu'il ne sera pas à Genève après le quinze. Comme il fit de brusques adieux à Mme de Castries, il se peut que cette lettre ait été écrite avant le quinze.

97. *M. Fin 1832.* — Rectification : peut-être

au commencement de 1835. [Manuscrit] sans date. Il y a une phrase, omise dans la version publiée, qui enlève toute probabilité à l'année 1832 : « Tu peux compter sur ce que tu me demandes. *Je ne renouvellerai ni ma loge à l'Opéra, ni aux Bouffons.* » Les extraits suivants de lettres à Mme Hanska semblent indiquer le commencement de 1835 comme date approximative de cette lettre :

1. 11 mars 1835 : « J'ai renoncé à tous les plaisirs. Plus d'Opéra, plus d'Italiens, plus rien; la solitude et le travail ». [LEt, I, 237].

2. 30 mars 1835 : « Il faut penser bien sérieusement au bonheur de ma mère. Elle change beaucoup; les chagrins, etc. » [ibid., p. 243].

109. *L. Juin 1833.* — Rectification : 12 octobre 1833. Cette lettre fut publiée exactement, avec la date conforme, par Spoelberch de Lovenjoul, d'abord dans le *Figaro* du 5 janvier 1894, puis dans le *Roman d'amour* de Lovenjoul (1896), pages 79-88.

118. *L. 1833.* — C'est un faux, fait en partie de fragments de lettres authentiques.

128. *L. 1834.* — Faux (1), fait en grande partie d'après une lettre sans date à laquelle nous pouvons attribuer celle du 26 octobre 1835, établie de la façon suivante : La lettre commence ainsi « lundi, 2 heures du matin. » Elle con-

(1) L'authenticité de cette lettre a déjà été mise en doute par A. G. Canfield, « Apropos of a Letter of Balzac », *MLN*, XLIV (1929), 167-71.

tient les renseignements suivants : 1° « *Le Lys dans la vallée* est dédié au docteur [Nacquart], et la dédicace le touchera aux larmes. » Il ne fut accusé réception de cette dédicace, envoyée au Dr Nacquart le 15 octobre 1835, que le vingt-neuf (voir *Cahiers balzaciens*, Tome VIII, lettres 15 et 16). 2° « D'ici à huit jours *la Fleur des pois* paraît. » Cf. la lettre à sa mère du 30 octobre 1835 (N° 157) : « Il ne faut plus que sept ou huit jours pour que *la Fleur des pois* paraisse. »

Cette invention est d'un ordre si compliqué que nous allons reproduire la version publiée et, en regard, les fragments dont elle est composée :

« CORRESP. »

Ma bonne *alma soror!*
Ton mari et Sophie sont venus hier faire un détestable dîner dans ma garçonnière de Chaillot ; le procédé était d'autant plus malséant que le bon frère avait couru toute la journée pour moi, voir une maison que je veux acheter,

MANUSCRIT

[26 octobre 1835]

Ma bonne *alma soror*,
Hier Sophie et Surville ont fait un détestable dîner dans ma garçonnière de Chaillot. Ton mari avait été faire l'ingénieur pour moi, voir une maison que je vais acheter. Cette nouvelle n'est à autre fin que pour te dire de ne plus troubler ton cher sommeil pour ce pauvre Honoré. Examen fait de mes dettes à payer, des sommes à recevoir, j'aurai, etc., etc.

[15 novembre 1837]

Je viens de conclure une bonne affaire avec *l'Estafette;* les autres grands journaux me reviendront, ils ont besoin de moi.

Trois mois ne se passeront pas sans quelque affaire pareille à celle de *l'Estafette* (1). Les grands journaux auront besoin de moi, et je les pressurerai pour les aider dans leur lutte contre les journaux à 40 francs.

[26 octobre 1835]

D'ailleurs, m'ont-ils enlevé mes champs cérébraux, vignes littéraires et bois intelligentiels ? et ne me reste-t-il pas les libraires pour les exploiter ? Ceux-ci, ne comprenant pas leur véritable intérêt (ceci te paraîtra incroyable), préfèrent les ouvrages qui n'ont paru dans aucune revue; ce n'est pas le moment de les éclairer; il est certainnéanmoins qu'une première impression leur épargne des annonces, et que plus une œuvre est connue, plus elle se vend.

Ergô, ton mari a visité la maison dont le payement me contraindra d'employer le produit de mes champs cérébraux, vignes littéraires, et bois intelligentiels. La maison a coûté, etc., etc.

[26 octobre 1835]

Ne te chagrine donc pas, il n'y a pas encore péril en la demeure; je suis fatigué, il est vrai, malade même, mais j'accepte l'invitation de M. de Margonne et vais passer deux mois à Saché, où je

Mais je suis décidé à aller passer vingt jours à Saché. Je renonce à faire de misérables petites pièces, quelque soit le prix que j'en trouve. J'aborde *Marie Touchet* immédiatement, et je la ferai à Saché

(1) Cette phrase se trouve dans la *Corresp.*, N° 179.

me reposerai et me soignerai. J'y essayerai du théâtre, tout en finissant mon *Père Goriot* et corrigeant *la Recherche de l'absolu*. Je commencerai par *Marie Touchet*, une fière pièce où je dresserai en pied de fiers personnages.

pour me distraire avec le troisième dixain, en travaillant modérément dix heures par jour au lieu de vingt.

[Septembre 1835]

Je veillerai moins, ne te tourmente pas de cette douleur au côté. Ecoute donc, il faut être juste, si les chagrins donnent la maladie de foie, je ne l'aurai pas volée. Mais halte-là, madame la Mort ! si vous venez, que ce soit pour recharger mon fardeau, je n'ai pas encore fini ma tâche... Ne t'inquiète pas trop, le ciel deviendra bleu !...

J'ai une douleur au côté droit qui persiste (1)...

[26 octobre 1835]

Le Lys dans la vallée est dédié au docteur Nacquart, et la dédicace le touchera aux larmes. Je lui dis que j'insère son nom sur cette pierre de l'édifice autant pour remercier le savant auquel je dois la vie que pour honorer l'ami. Pauvre docteur ! il mérite bien cela.

Le Lys dans la vallée est dédié au docteur [Nacquart], et la dédicace le touchera aux larmes. Je lui dis que j'inscris son nom sur cette pierre de l'édifice autant pour remercier le savant auquel je dois la vie que pour honorer l'ami. Pauvre docteur ! il ne me gronde pas trop de lui garder ses 1.600 francs, et 1.600

(1) Cette phrase se trouve dans la *Corresp.*, N° 153. Dans la lettre en date du 26 octobre 1835, Balzac situe ailleurs sa douleur : « Je souffre dans le dos, dans la poitrine, et j'ai de continuels étourdissemens. »

francs sont pour lui ce que 10.000 francs sont pour madame Delannoy, et 5.000 pour Dablin.

On réimprime *le Médecin de campagne*, il manquait dans le commerce; c'est-il gentil, ça ?...

Nous imprimons deux éditions du *Médecin de camp*[*agne*], qui manque dans le commerce.

La veuve Béchet a été sublime : elle a pris à sa charge quatre mille francs de corrections qui étaient à la mienne; c'est-il gentil encore, ça ?

D'ici à huit jours, *la Fleur des pois* parait. La veuve Béchet a été sublime, elle m'a fait grâce de 4.000 francs de corrections à ma charge, et m'a remis 5.000 francs le 13. Sur 31.000 francs, elle ne me doit plus que 500 francs, etc., etc. (1).

[26 octobre 1835]

Va, si Dieu me prête vie, j'aurai une belle place et nous serons tous heureux; rions donc encore, ma bonne sœur, la maison Balzac triomphera ! Crie-le bien fort avec moi pour que la Fortune nous entende, et, pour Dieu ! encore une fois, ne te tourmente pas !...

Porte-toi bien, prends courage. La maison Balzac triomphera.

La lettre sur laquelle cette invention est en grande partie basée (26 octobre 1835) se termine par la ligne significative suivante, qui fait allusion au frère cadet de Balzac : « Rien de nouveau sur Henri. Là est la plaie incurable. »

131. *L. 1834.* — La majeure partie de cette lettre est fabriquée. Un fragment, reproduit ci-

(1) Suit, à cet endroit, un long alinéa que l'on a incorporé dans la *Corresp.*, n° 153.

dessous, est tiré d'une lettre inédite à laquelle on peut attribuer la date du 11 ou du 18 octobre 1838 (pour les commentaires sur cette lettre, voir le N° 199). Les extraits suivants feront ressortir les retouches de style qu'a subies la version publiée :

« CORRESP. »	MANUSCRIT
La vivacité d'impression que mes chagrins te causent devrait m'interdire de t'en parler; mais le moyen de ne pas épancher mon cœur trop plein près de toi ? C'est mal, cependant; il faut une organisation robuste qui vous manque, à vous autres femmes, pour supporter les tourments de la vie d'écrivain.	La vivacité d'impressions que te causent mes tristes affaires m'interdit même la douceur de te les dire. Ma pauvre mère en souffrirait sans y rien pouvoir et sans les entendre, car il faut des organisations spéciales pour comprendre nos vies d'écrivains.
Je travaille plus que je ne le désirerais; que veux-tu ! quand je travaille, j'oublie mes peines, c'est ce qui me sauve; mais toi, tu n'oublies rien ! Il y a des gens qui s'offensent de cette faculté, ils redoublent mes tourments en ne me comprenant pas !...	Je travaille nuit et jour; la condition de ces travaux est l'oubli de tout, et il y a des cœurs qui ne conçoivent pas ces oublis momentanés...
Le temps que durait jadis l'inspiration produite chez moi par le café diminue; il ne donne plus maintenant que quinze jours d'excitation à mon cerveau : excitation fatale, car elle me cause d'horribles douleurs d'estomac. C'est au surplus le temps que Rossini lui assigne pour son compte.	Aujourd'hui, le temps pendant lequel dure l'inspiration est moins long, le café ne m'anime plus aussi longtemps; il durait deux mois, et cette fois-ci, il n'a pas produit son excitation plus de quinze jours. C'est le terme que Rossini lui assignait pour son compte à lui.

132. *L. 1834.* — Rectification : 29 septembre 1834. Datée du « lundi 29. » Une allusion à *La Recherche de l'absolu*, qui venait de paraître, établit la date exacte. La version publiée est altérée et on a essayé d'embellir le style.

133. *M. 1834.* — Rectification : mai 1837. [Manuscrit] sans date. Balzac revint d'Italie à Paris (Rue des Batailles) le premier mai 1837. Cette lettre répond à celle que lui avait écrite sa mère en avril 1837.

135. *M. Août 1834.* — Rectification : entre le 1er et le 15 septembre 1834. [Manuscrit] sans date. « J'ai passé dix nuits sur quinze pour achever ma livraison... La livraison paraîtra le 17 ou le 18. » Il s'agit de la troisième livraison de ses *Etudes de mœurs*, parue en septembre 1834. Cf. une lettre à M. Hanski du 16 septembre 1834 (LEt, I, 191), dans laquelle il dit que sa troisième livraison fut achevée la veille, c'est-à-dire le 15 septembre.

136. *M. 1834.* — Rectification : peut-être octobre 1835. Cette date est sujette à caution. [Manuscrit] sans date. Le ton financier général ressemble à celui des lettres écrites pendant l'automne de 1835, époque à laquelle les dettes et les ennuis de Balzac étaient arrivés à un point alarmant. Mme de Balzac, qui occupait un logement meublé à Chantilly, avait reçu de son fils la promesse d'une pension mensuelle de 500 francs, qui fut rarement envoyée à l'époque fixée. « Je vais me mettre en mesure pour les 500 francs de la fin du mois » ; « Les héritiers

Laurens (1) sont payés. » Cf. une lettre à sa sœur du 12 octobre 1835 (voir le N° 128) : « Je sors de payer 7.000 francs ; mon 15 et mon 20 faisaient 3.000 ; 1.000 à ma mère et 2.300 aux héritiers Laurens » (2) ; « Ce bon Dablin, un ami excellent, m'a tiré d'affaire avec une grâce de sentiment qui m'a pénétré. » Cf. une lettre à sa sœur, septembre 1835 (N° 153) : « Dablin a été récemment gracieux, obligeant et ami. »

138. *M. Fin septembre 1834.* — Rectification : 28 septembre 1834. [Manuscrit] sans date. Ecrit un dimanche à Saché, en septembre 1834. « Tu recevras, par une boëte qui partira vers jeudi (2 octobre, je crois)... » nous indique la date exacte.

147. *L. 1835.* — Rectification : 13 ou 14 décembre 1835. [Manuscrit] sans date. Lettre écrite le lendemain de l'incendie chez un imprimeur de la Rue du Pot-de-Fer, qui détruisit six cents exemplaires du premier et du deuxième dizain des *Contes drolatiques,* ainsi que cent soixante pages du troisième dizain.

153. *L. Septembre 1835.* — Date exacte. Cette lettre, basée en grande partie sur une lettre sans date à laquelle on peut assigner le mois de sep-

---

(1) Et non pas *les honoraires Laurenz*, comme le transcrit la version publiée.

(2) Balzac avait acheté son fonds d'imprimerie à Laurens. Au mois d'août 1828, au moment de son grand fiasco, il devait à Laurens 30.000 francs, dont il s'engagea à payer, avec intérêt, quelque 7.000 francs. Son associé, Barbier, s'engagea à payer le reste.

tembre 1835, s'écarte radicalement de l'original et renferme un paragraphe tiré d'une autre lettre, écrite le 26 octobre 1835 :

« CORRESP. »

Tout se dessine enfin ! J'ai deux affaires sur le chantier qui paraissent devoir réussir. En somme, ces deux affaires suffisent à payer novembre et décembre ; j'aurai donc payé trente-six mille francs en ces derniers mois !...

Encore quelques efforts, et j'aurai triomphé d'une grande crise par un faible instrument : une plume !

Si rien ne vient à la traverse, en 1836 je ne devrai plus qu'à ma mère ; et, quand je songe à mes désastres et aux tristes années que j'ai traversées, je ne puis me défendre

MANUSCRIT

[Septembre 1835]

Tout se dessine enfin. J'ai deux affaires sur le chantier qui paraissent devoir réussir. En somme, j'ai 11.500 francs à payer en novembre, 9.000 en décembre ; et ces deux afffaires suffisent à cela. J'aurai donc payé 36.000 en ces trois derniers mois. Cela posé, je n'ai plus que 27.000 francs en 1836, et le traité des treize volumes d'*Etudes de mœurs* m'en donne 37.000. Les autres produits des revues me donneront 20.000 francs. Ainsi, tout me porte à croire qu'en mai prochain nous dînerons dans une maison à moi.

[26 octobre 1835]

Ainsi, ma bonne Laure, en mars prochain, j'aurai donc triomphé d'une crise inouïe, avec le plus faible des instrumens, ma plume. En 1828, je devais 120.000 francs, d'après les calculs de Huet. J'ai, pendant quatre ans que je n'ai rien gagné, grossi ma dette de 50.000 francs et j'avais

de quelque fierté en pensant qu'à force de courage et de travail, j'aurai conquis ma liberté.

Cette pensée m'a rendu si joyeux, que, l'autre soir, j'ai fait, avec Surville, des projets où vous étiez comptés, mes amis. Je lui faisais bâtir une maison près de la mienne, nos jardins se touchaient, nous mangions ensemble les fruits de nos arbres... J'allais bien !...

Le bon frère a souri en levant les yeux au ciel ; il y avait bien de l'affection pour toi et pour moi dans ce sourire ; mais j'y ai vu aussi que ni lui ni moi ne tenions encore nos maisons. N'importe, les projets soutiennent le courage, et que Dieu me conserve la santé, nous aurons nos maisons, ma bonne sœur !

perdu ma dot. De 1833 à 1836, j'aurai tout payé, moins les 40.000 de ma mère, mais j'aurai ma maison, et un mobilier comme en ont les maisons les plus riches de Paris, j'aurai conquis l'une des plus belles places littéraires, une position européenne. Dieu veuille que rien de fâcheux n'arrive, et que je me porte bien.

A côté de ma maison se trouve un terrain qui attendra Surville et l'alma soror ; nous aurions deux maisons, deux jardins contigus. Encore un souhait ! Je l'ai dit à Surville, le bon Surville a levé les yeux au ciel avec un désir où tu entrais pour beaucoup, j'en suis sûr.

154. *L. Octobre 1835.* — C'est un faux, qui contient des parties de deux lettres, auxquelles on peut donner les dates suivantes : 1° Paris, commencement de mars (?) 1834, et 2° La Bouleaunière, 19 octobre 1835.

161. *M. 1^er^ janvier 1836.* — Rectification : commencement de janvier 1835. [Manuscrit] sans date. Après avoir établi que le mois était janvier, on peut déterminer l'année de la façon suivante :

Je vais, du 10 au 20, m'enfermer avec Auguste dans l'imprimerie de Barbier pour y faire cinquante feuillets en dix jours, afin de terminer l'œuvre pour madame Béchet...

[Auguste Depril, son valet, sans doute, et non pas Auguste Borget. Sa quatrième livraison pour Mme Béchet. Dans l'Introduction aux *Etudes philosophiques*, écrite par Félix Davin le 6 décembre 1834, sous la direction de Balzac, il est annoncé que la quatrième livraison a été retardée mais qu'elle paraîtra dans quelques jours. Elle avait été promise pour janvier 1835, mais ne parut qu'au mois de mai].

Cette semaine et l'autre encore je fais la *Revue de Paris*.

[Commencement d'un chapitre compliqué et obscur. En janvier 1835 *Le Père Goriot* paraissait dans la *Revue de Paris;* en janvier 1836 Balzac avait quitté cette revue].

Madame de B[erny] se meurt.

[Le 4 janvier 1835, Balzac revint d'une visite de deux jours à La Bouleaunière, où il avait trouvé Mme de Berny extrêmement malade.

La *Revue* à faire pendant trois dimanches de janvier... et, outre cela, la deuxième livraison de Werdet.

[La première livraison des *Etudes philosophiques* parut en janvier 1835; la deuxième ne parut qu'en septembre 1836, bien que Balzac la promît maintes fois pendant cet intervalle, et que Werdet l'annonçât à de nombreuses reprises dans des catalogues et sur les couvertures de ses nouvelles publications].

179. *L. Novembre 1837.* — Rectification : 15 novembre 1837. [Manuscrit] sans date. « Il faut

que *César Birotteau*... soit fini le 10 décembre. Il faut passer 25 nuits, et j'ai commencé ce matin. »

188. *L. 1838.* — Rectification : mai 1838. [Manuscrit] sans date. Ecrit à Milan, après son expédition en Sardaigne.

199. *L. 1839.* — Rectification : 11 ou 18 octobre 1838. La lettre porte en tête « mardi. » Le ton se rapproche beaucoup de celui d'une lettre à Mme Hanska, 15 octobre 1838 (LEt, I, 491-97) : « J'ai écrit les deux volumes de *Qui a terre a guerre* en cinq jours. J'ai écrit *Le Curé de village* (1) en deux nuits. » Cf. une lettre à Mme Hanska, 17 septembre 1838 : « J'ai écrit le commencement du *Curé de village*... Je viens d'écrire deux volumes in-8° intitulés : *Qui a terre a guerre* » (*ibid.*, p. 488).

201. *L. 1839.* — Rectification : 11 décembre 1838. [Manuscrit] sans date. « La Renaissance capitule et me donnerait 15.000 francs d'avance... J'ai écrit la semaine passée 55 feuilles d'impression ; il en faut autant celle-ci. » Cf. la lettre à A. Périmé, 11 décembre 1838 (publiée par Spoelberch de Lovenjoul, *Autour de Honoré de Balzac*, p. 129) : « Les cinquante-cinq f[euilles] de cette semaine représentent quatorze mille francs, et j'en fais autant cette semaine[-ci]. » Dans cette même lettre à Périmé, Balzac s'engage à fournir une pièce pour le Théâtre de la Renaissance dans un délai déterminé dont on

(1) Balzac veut dire un fragment du roman qui porte aujourd'hui ce titre. Ce fragment parut dans la *Presse*,

doit convenir la semaine suivante, et bien qu'il eût été question de 16.000 francs comme versement d'avance, il en accepte 15.000.

206. *M. Mars ou avril 1839.* — Rectification : 24 avril 1844. En tête de la lettre : « mercredi. » La réponse de Mme de Balzac du 7 mai 1844, ainsi que l'indication de « mercredi, » établit la date exacte.

208. *M. Mercredi 1839.* — Rectification : 28 octobre 1840. En tête : « mercredi. » C'est la réponse à la lettre de Mme de Balzac du 22 octobre 1840, écrite le dernier mercredi d'octobre.

229. *L. 23 septembre 1840.* — C'est un faux, composé de bouts de lettres de diverses dates.

245. *L. 1842.* — Rectification : entre le 10 et le 26 juillet 1845. [Manuscrit] sans date. Balzac et Mme Hanska arrivèrent d'Allemagne à Passy vers le 10 juillet 1845. La fête de Mme de Balzac — « la Sainte Anne » — tombait le 26 juillet.

305. *L. 1846.* — Rectification : avril 1846. [Manuscrit] sans date. Lettre écrite de Rome et de Civita-Vecchia.

331. *L. 8 octobre 1847.* — Rectification : octobre 1847. Nous n'avons pas de preuve qui justifie une date plus précise.

342. *M. 6 novembre 1848.* — Rectification : 6 novembre 1849, ainsi que l'indiquent les timbres de la poste : Berditchev, Berlin et Valenciennes. Dans cette lettre la situation pécuniaire de Balzac est soigneusement palliée ; par exemple :

« CORRESP. »	MANUSCRIT
Enfin, ma chère mère, voilà une terrible année terminée ! elle a coûté des efforts qu'il est impossible de recommencer. Et n'y a-t-il pas de quoi effrayer en pensant qu'il sera dû encore tant d'argent pour cette maison ?	Enfin, ma chère mère, voilà une terrible année terminée. Elle a coûté, y compris le paiement futur des 20.000 francs, des efforts qu'il est impossible de recommencer. Et n'y a-t-il pas de quoi effrayer en pensant qu'il sera dû encore 20.000 francs pour la maison, 32.000 à M. Damet, et 17.000 à MM. de Rothschild, en tout 67.000. Cette somme seule est une fortune, et où trouver cela, lorsque voici les revenus de l'année [18] 50 déjà employés. Quand à moi, outre Dablin, je dois bien encore 12.000 francs.

343. *L. Novembre 1848.* — Rectification : février ou mars 1848. [Manuscrit] sans date. Ecrit peu de temps après son retour de Russie en février.

344. *N. Novembre 1848.* — Rectification : 29 novembre 1849. [Manuscrit] ainsi daté. L'histoire de cette lettre est indiquée par Spoelberch de Lovenjoul sur le manuscrit : « Cette lettre n'avait jamais été envoyée. Madame Hanska l'avait gardée, et elle en a donné une copie inexacte, qui a été imprimée ainsi dans la *Correspondance*. Après sa mort, j'ai ramassé l'autographe à terre dans sa maison, où il traînait, mêlé à des montagnes d'autres papiers. » Comme Balzac, dans une lettre à sa sœur du même jour (29 novembre 1849), annonce qu'il écrit

à ses nièces, et comme Mme Hanska avait fourni une date inexacte pour la lettre en question, les éditeurs de la *Correspondance* publièrent en date du mois de novembre 1849 une lettre que Balzac avait en réalité écrite à ses nièces en novembre 1848 (voir le N° 370) !

345. *M. 29 novembre 1848.* — Rectification : 29 novembre 1849. [Manuscrit] ainsi daté. Des retouches de style partout : « Toi seule peux lui apprendre [*enseigner* dans la *Corresp.*] à avoir des mains de fille flamande » ; « Tache surtout de lui donner [*inspirer* dans la *Corresp.*] de l'attachement à la maison, » etc.

355. *M. Février 1849.* — Fabrication, renfermant des fragments de deux longues lettres en date du 22 janvier 1849 et du 9 février 1849.

356. *L. 3 mars 1849.* — Rectification : 3 mars 1850. [Manuscrit] ainsi daté. Partout des retouches de style. Par exemple :

« CORRESP. »	MANUSCRIT
Nous allons tâcher maintenant de remédier à cette atonie musculaire...	Nous allons nous remettre à remédier à cette atonie musculaire.
L'état de la Gallicie offre aujourd'hui de si graves dangers aux voyageurs...	L'état de la Gallicie est tellement grave pour les voyageurs...
La conclusion de la grande affaire de toute ma vie rencontre des difficultés malheureusement prévues et causées par de simples formalités; en sorte que, bien qu'il nous tarde à l'un comme à	La conclusion... difficultés purement privées et causées par des formalités; en sorte que, malgré une mutuelle envie de voir la rue Fortunée, il y a etc...

l'autre de voir la rue Fortunée, il y a une grande incertitude sur le départ.

360. *N. Avril 1849.* — Rectification : 30 avril 1849. [Manuscrit] sans date. Lettre envoyée à ses nièces dans des lettres à sa mère et à sa sœur du 30 avril 1849.

361. *M. 30 avril 1849.* — Date exacte. La moitié de cette lettre a été omise dans la version publiée : onze alinéas (certains d'entre eux subdivisés) d'instructions et de commissions, toutes ayant trait aux préparatifs de sa rentrée, Rue Fortunée.

366. *L. 20 octobre 1849.* — Rectification : 20-21 octobre 1849. [Manuscrit] ainsi daté. Omission de longs passages : sa conviction que Dablin s'était tourné contre lui ; les difficultés pécuniaires de ses amis russes. Dans la dernière phrase, « toi, vieille compagne de ma triste jeunesse, » *triste* a été supprimé dans la *Correspondance*.

369. *L. 29 novembre 1849.* — Date exacte. Plus de la moitié de la lettre est omise dans la version publiée, y compris une critique sévère de Dablin et un portrait satirique de Laurent-Jan.

370. *N. Novembre 1849.* — Rectification : après le milieu du mois de novembre 1848 (voir le N° 344). [Manuscrit] sans date. L'année peut être déterminée par les allusions à la révolution récente en France. Avant le 17 novembre 1848, Balzac n'écrivit de Wierzchownia que des let-

tres d'affaires à sa mère, bien qu'il promît d'écrire bientôt à sa sœur et à ses nièces.

On constate quatre genres d'inexactitudes dans les lettres éditées qui font l'objet du commentaire qui précède : erreurs de date, retouches de style, suppressions et développements, ou, ce qui est encore pis, de véritables inventions. Toutes les corrections marginales que l'on pourrait y faire ne suffiraient jamais à transformer le volume de la correspondance générale de Balzac en un outil utile ; il faut le rejeter définitivement.

Il serait oiseux d'appuyer davantage sur les inexactitudes reproduites plus haut, bien qu'on pourrait les justifier tant soit peu. Plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis la publication de ces lettres. Le problème de leurs dates devient plus facile à résoudre au fur et à mesure que le temps s'écoule et grâce à l'examen patient de nombreux documents pertinents que nous possédons à présent. De plus, rappelons-nous que, au moment de leur publication, ces lettres appartenaient légalement aux héritiers de Balzac (1). Pour eux, le créateur de la *Comédie humaine* était toujours un simple particulier, un être qui avait disparu depuis peu du cercle de famille. Ne soyons donc point surpris de

(1) La moitié des lettres de famille appartenait à un petit-neveu, M. Laurent-Duhamel ; l'autre moitié appartenait à une petite-nièce, Mme Pierre Carrier-Belleuse.

constater que ces pages remplies de détails relatifs à la vie privée furent soigneusement raturées. Dettes et folles spéculations, engagements inexécutés et projets littéraires ; l'agitation pathologique de Mme de Balzac ; le mari de Laurence et la femme d'Henri — tout fut supprimé ; tandis que, comme pour racheter ces tares, une lueur romanesque fut projetée sur la respectabilité sans grâce des Surville. Aujourd'hui nous pensons autrement. Balzac, par son génie, est sorti du cadre de la vie privée ; il représente, comme un Molière ou un Voltaire, un moment de la culture française. Nous sentons aujourd'hui que nous ne lui ferons pas de tort si nous le montrons tel qu'il était — entouré de contrats d'éditeur, de corrections d'épreuves, de dettes, d'ennuis, et de malentendus de famille. La personnalité de l'artiste, dépouillée de la légende, se retrouve au cœur même de ces lettres ; elle est dévoilée aussi nettement que dans les pages des *Illusions perdues* ou des *Paysans*. Nous hésitons donc à raturer une seule ligne.

On ne saurait excuser ni la création compliquée de documents que Balzac ne composa jamais, ni les vains efforts que firent les éditeurs pour châtier le style de sa correspondance. Lorsque, jeune homme, au seuil de la gloire, il réclame des ortolans pour emplir son assiette vide, il proclame *ses deux passions : l'amour et la gloire*. Certes, nous n'avons nul besoin de variation lyrique sur ce thème clairement énoncé, comme celle qu'on nous donne dans la correspondance générale : « Laure, Laure, mes deux

seuls et immenses désirs, être célèbre et être aimé ! » Lorsque, plus tard, l'artiste excédé déplore ses *tristes affaires*, nous le comprenons ; et nous perdons une certaine saveur balzacienne lorsque ses éditeurs traduisent ces deux mots par *chagrins*. De même, s'il écrit « malgré une mutuelle envie de voir la rue Fortunée », ce n'est pas mieux lorsque ses éditeurs transcrivent ces mots différemment : « bien qu'il nous tarde à l'un comme à l'autre de voir la rue Fortunée. »

Point n'est besoin de broderie romantique aujourd'hui pour nous convaincre du génie de Balzac. Ici, n'oublions pas non plus les accusations portées contre lui par ses critiques durant sa vie et pendant de longues années après sa mort. Les critiques répétaient avec insistance que Balzac « écrivait mal. » Aujourd'hui, nous avons modéré ce jugement défavorable, et il n'y a pas de truisme plus absolu que celui prononcé par Brunetière, quelque trente ans après la publication des lettres, lorsqu'il dit que Balzac avait grandement modifié notre notion même du style. Nous sentons cela aujourd'hui et nous ne lui reprochons plus d'écrire mal. Il nous faut donc rejeter comme indignes toutes les tentatives faites pour améliorer son style (1).

---

(1) Si c'était ici la place de le faire, on serait tenté de comparer les retouches de style que l'on trouve, par exemple, dans les N^os^ 131 et 356, avec les « améliorations » similaires faites dans ses romans, après la mort de Balzac, par les éditeurs du texte des œuvres complètes

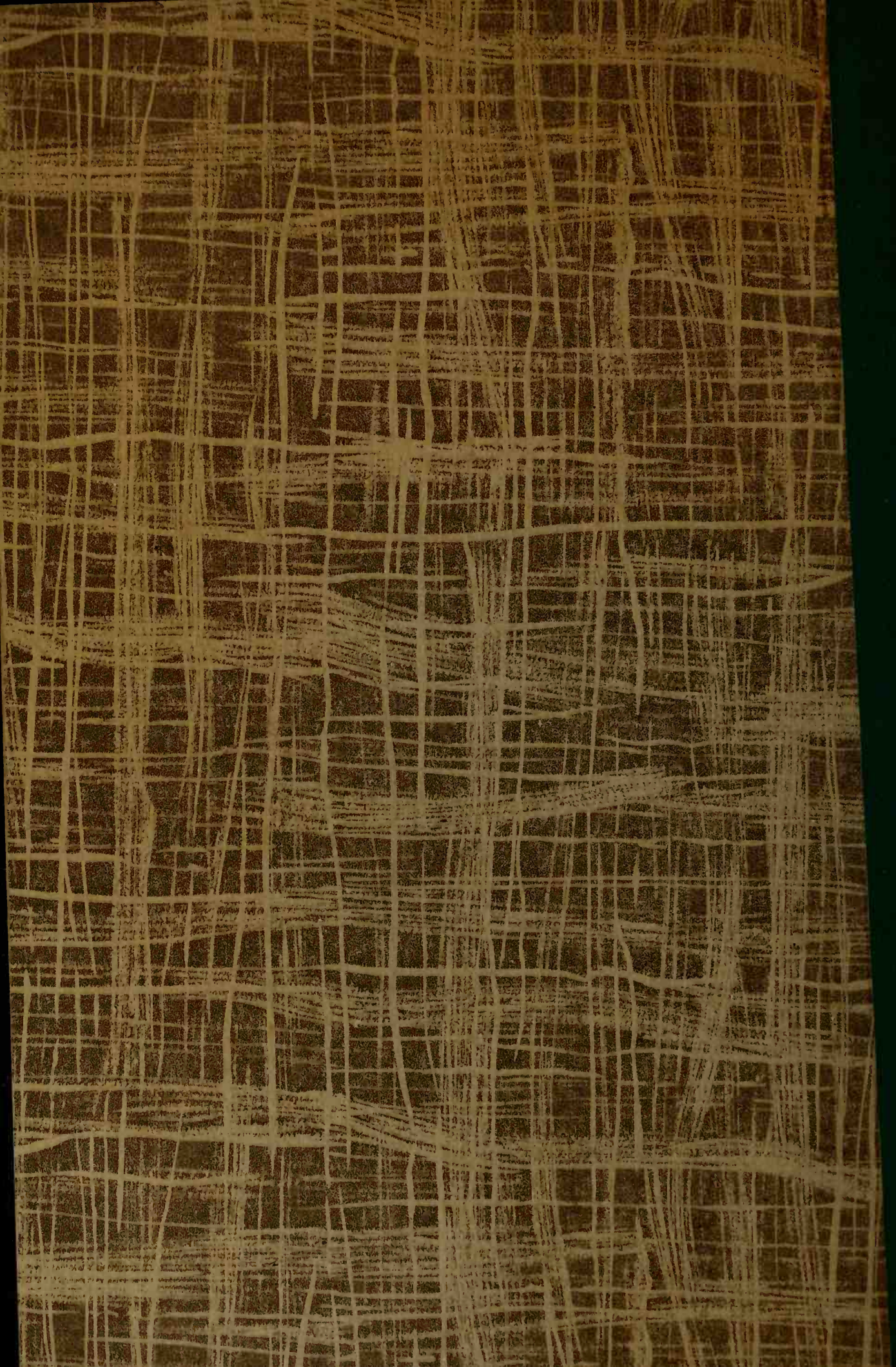
Le temps de la légende est passé. Nous ne craignons plus que les détails de sa vie purement privée rapetissent l'auteur d'une *Comédie humaine ;* nous craignons bien davantage le texte dénaturé de personnes bien intentionnées qui « éditèrent » Balzac jadis. Jusqu'à ce que cette crainte disparaisse nous ne pouvons pas espérer le voir nettement et tel qu'il fut tout entier.

W. S. Hastings.

(Traduit de l'anglais par Helen Barnes Wodrada).

Calmann-Lévy. Par exemple, dans *Eugénie Grandet :* « Madame Grandet mettait *constamment* [Calmann-Lévy : *invariablement*] une robe de levantine »; « comme si leur bourse *était* [Calmann-Lévy : *eût été*] commune »; « votre affaire *ne sera jamais* [Calmann-Lévy : *aura du mal à être*] bonne »; elle *pesa* [Calmann-Lévy : *soupesa*] fort orgueilleusement cette bourse », etc., etc.

UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 02270 8975

University of British Columbia Library
DUE DATE

ET—6